

Histoire des idées écono- miques

Tome 1 : De Platon à Marx

É
C
O
S
U
P

JEAN BONCOEUR
HERVÉ THOUÉMENT

Histoire des idées 6^e édition écono- miques

Tome 1 : De Platon à Marx

DUNOD

Ouvrage publié sous la direction de Claude-Danièle Échaudemaison
1^{re} édition Nathan Université, 1989

Éditorial : Guillaume Clapeau et Yaël Aouizrat

Fabrication : Cédric Mathieu

Direction artistique : Studio Dunod

Couverture : Pierre-André Gualino

Mise en page : Lumina Datamatics

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du

droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2014, 2017 – © Dunod, 2023

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN : 978-2-10-085138-6

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Sommaire

Introduction	1
Le musée des théories dépassées ?	1
Paradigmes, révolutions scientifiques et contre-révolutions	2
Les difficultés de la démarcation en économie	4
Une introduction à l'histoire des idées économiques	7
Où commence et où finit l'histoire ?	8

Partie 1

L'évolution des idées économiques jusqu'à la révolution industrielle	11
---	----

Chapitre 1	Les premières réactions au développement du marché	13
1.	La réflexion économique dans la Grèce antique	13
1.1	Les origines du débat économique et politique à Athènes	15
1.2	La position sophiste	16
1.3	La solution de Platon	17
1.4	La voie aristotélicienne	22
1.5	Le bonheur est dans le jardin	26

2. La pensée économique de saint Thomas d'Aquin	30
2.1 Les débuts de la féodalité	30
2.2 Un double défi	33
2.3 Le thomisme	35
2.4 Un fragile équilibre ville-campagne	40
Chapitre 2 L'âge des marchands	43
1. Une société de transition	43
1.1 Essor économique	43
1.2 Marchands et monarques	46
1.3 Bouleversements culturels et religieux	49
2. Les idées mercantilistes	50
2.1 Une pensée multiple et évolutive	50
2.2 Une pensée sécularisée	52
2.3 Justification du rôle des marchands	53
2.4 Interventionnisme et nationalisme économiques	56
2.5 Les premiers pas de la macroéconomie	58
2.6 Du bullionisme à la théorie quantitative de la monnaie	59
2.7 Monnaie, intérêt, activité	61
Chapitre 3 L'émergence du libéralisme	65
1. La doctrine du droit naturel	67
1.1 Le contrat social chez Hobbes et chez Locke	67
1.2 La propriété privée, un droit naturel	68
2. L'anti-colbertisme de Boisguilbert	70
2.1 Le circuit économique de Boisguilbert	71
2.2 Les solutions préconisées pour sortir de la crise	75

3. Cantillon et les contradictions du mercantilisme	75
3.1 Circuit économique et formation des prix	76
3.2 Le rééquilibrage de la balance commerciale	78
4. Quesnay et la physiocratie	79
4.1 Ordre naturel, libéralisme et primauté de l'agriculture	79
4.2 Le <i>Tableau économique</i>	82
4.3 Avances et reprises	84
4.4 Le produit net	84
4.5 Un modèle dynamique	85
4.6 Les problèmes posés par l'interprétation du <i>Tableau</i>	86
5. Turgot, un économiste original et fécond	88
5.1 Les rendements décroissants des avances appliquées à la terre	89
5.2 Monnaie et intérêt	91

Partie 2

L'économie classique 95

Chapitre 4 L'économie d'un nouveau monde 97

1. Une appellation non contrôlée	97
1.1 L'économie classique selon Marx...	97
1.2 ... et selon Keynes	98
2. Un monde en mutation	101
2.1 Croissance économique	101
2.2 Transformations sociales	104
2.3 D'où vient la révolution industrielle ?	105

3.	Une nouvelle approche de l'économie politique	107
3.1	L'analyse de la « richesse des nations »	107
3.2	La « main invisible »	111
3.3	Une adhésion raisonnée, non exempte de doutes	113
3.4	La recherche des lois naturelles gouvernant le fonctionnement de l'économie	115
Chapitre 5	Les lois naturelles de la valeur et de la répartition	119
1.	La valeur des marchandises	119
1.1	Valeur d'usage et valeur d'échange	119
1.2	Biens reproductibles et biens non reproductibles	121
1.3	Prix naturel et prix de marché	123
1.4	La valeur-travail : une ou deux théories ?	126
1.5	La théorie ricardienne de la valeur	128
1.6	Ricardo contre Ricardo	130
1.7	Une étrange affaire	133
2.	La répartition des revenus	135
2.1	Répartition primaire et répartition secondaire	135
2.2	Revenus du travail et revenus de la propriété	137
2.3	Salaires et profits	140
2.4	Démographie et répartition	142
2.5	La rente foncière	146

Chapitre 6	Accumulation, débouchés, commerce extérieur	151
1.	Épargne et débouchés	151
1.1	L'épargne nette, condition nécessaire et suffisante de la croissance	151
1.2	La loi des débouchés	156
1.3	Loi des débouchés et théorie quantitative de la monnaie	158
1.4	Les crises	159
1.5	Les critiques de Sismondi et de Malthus	162
2.	La perspective de l'état stationnaire	167
2.1	Croissance et profit	168
2.2	La baisse du taux de profit selon Ricardo	169
2.3	Progrès technique et révolution démographique	173
3.	Le commerce extérieur	174
3.1	Un frein à la baisse du taux de profit	174
3.2	Un jeu à somme positive : la division internationale du travail	177
3.3	La théorie de l'avantage relatif	179
3.4	L'apport de John Stuart Mill	181
3.5	La critique de List	183

Partie 3

Le marxisme 185

Chapitre 7	Une théorie pour la révolution	187
1.	Le mouvement ouvrier au XIX ^e siècle et le marxisme	189
1.1	La critique du « socialisme utopique »	189

1.2 L'organisation du prolétariat en vue de la révolution	192
2. Philosophie, économie, histoire	194
2.1 De la philosophie allemande à l'économie politique anglaise	194
2.2 Une grille d'analyse des sociétés...	198
2.3 ... et de leur évolution	199
2.4 La lutte des classes	200
2.5 La critique de l'économie politique	202
2.6 Le capitalisme	204
3. L'organisation de la société communiste	206
3.1 Propriété collective des moyens de production	206
3.2 Transformation puis disparition de l'État	207
3.3 Disparition du marché	208
3.4 Deux principes de répartition	210
3.5 La question de la « coupure épistémologique »	212

Chapitre 8 L'anatomie du capitalisme 217

1. La théorie ricardienne de la valeur revue et corrigée	217
1.1 La substance de la valeur : le travail abstrait	217
1.2 La grandeur de la valeur : le travail socialement nécessaire	221
1.3 Travail simple et travail complexe	222
1.4 Les formes de la valeur : la genèse de la monnaie	224

2. L'exploitation capitaliste	225
2.1 Un concept nouveau : la valeur de la force de travail	226
2.2 Travail salarié et capital	230
2.3 Capital constant et capital variable	233
3. Les prix de production	235
3.1 Une réponse au problème de l'« effet-Ricardo »	235
3.2 Distinction des valeurs et des prix de production	236
3.3 Transformation des valeurs en prix de production	238
3.4 Un algorithme incohérent	240
Chapitre 9 La dynamique du capitalisme	243
1. Le processus d'accumulation réinterprété	245
1.1 Rotation et mise en valeur du capital	245
1.2 Reproduction élargie du capital	247
1.3 Les conséquences de l'accumulation sur la classe ouvrière...	248
1.4 ... sur la classe capitaliste...	250
1.5 ... et sur l'organisation des sociétés	251
2. Les schémas de la reproduction	252
2.1 Reproduction simple et reproduction élargie	252
2.2 Le problème des déséquilibres	255
2.3 Une lecture keynésienne des schémas de Marx	256

3. La baisse tendancielle du taux de profit	258
3.1 Taux de profit et crises	258
3.2 L'origine de la tendance à la baisse du taux de profit	260
3.3 Les « causes qui contrecarrent la loi »	261
3.4 Les conséquences de la baisse du taux de profit	263
3.5 Le problème du statut de la « loi tendancielle » de Marx	264
4. L'impérialisme	266
4.1 L'analyse de Rosa Luxemburg	268
4.2 L'analyse de Hilferding et de Lénine	271
5. Marxisme, nature et société	273
5.1 Le projet de Marx : « dé-naturaliser » l'économie classique	273
5.2 Marx et Darwin	276
5.3 « Darwinisme social » et socialisme	278
6. Marxisme, science et histoire	282
Bibliographie	291
Index des auteurs	301
Index des notions	304

Introduction

À Pierre Collet

Le musée des théories dépassées ?

Chaque année depuis 1969, l'Académie royale des sciences de Suède décerne, en même temps que les prix Nobel de physique et de chimie, un « prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel ». Ce « prix Nobel d'économie », selon l'appellation courante qui lui est donnée, témoigne du fait que la tendance dominante est aujourd'hui à considérer l'économie comme une discipline scientifique. Si celle-ci est généralement rangée dans la catégorie plus large des « sciences sociales » (expression attestée dans la langue anglaise dès 1824), nombreux sont les économistes à penser que leur discipline occupe une place particulière à l'intérieur de cette catégorie, plus proche par certains aspects des sciences de la nature comme la physique, la chimie ou la biologie, que de disciplines réputées plus « molles » comme la sociologie ou l'ethnologie. De façon plus ou moins explicite, cette revendication prend largement appui sur le formalisme mathématique, parfois assez sophistiqué, qu'utilise une large part du discours économique contemporain.

Or, l'apprentissage des sciences de la nature ne nécessite pas d'étudier leur histoire. Un étudiant en physique n'a sans doute pas besoin, pour préparer ses examens, de se plonger dans les écrits d'Aristote et, peu lui importe, dans cette douloureuse phase de son existence, de savoir comment cet auteur se représentait la mécanique des corps célestes : Copernic, Kepler et Galilée ont définitivement mis un terme à la conception d'un univers dont notre Terre serait le centre. En simplifiant un peu, on pourrait dire que l'histoire des sciences est le musée des théories dépassées.

Appliquée à l'économie, une telle approche amène à regarder l'histoire des idées dans cette discipline comme un complément de caractère « culturel » n'interférant pas avec l'apprentissage des connaissances actuelles : étudier aujourd'hui, par exemple, les conceptions des auteurs mercantilistes des XVI^e et XVII^e siècles relèverait du même ordre de préoccupation que l'étude des travaux des alchimistes qui, à l'époque, cherchaient à transmuter le plomb en or.

À l'encontre de cette thèse, il nous semble que l'histoire des idées économiques est bien autre chose que la visite d'un musée – quel que puisse être l'intérêt d'une telle visite. En effet, certaines particularités de l'investigation dans le domaine économique (et sans doute, plus généralement, dans celui des sciences sociales) viennent y compliquer sérieusement le rapport entre histoire et état actuel des idées.

Pour éclaircir ce point, nous ferons brièvement référence aux travaux de deux philosophes des sciences du XX^e siècle : Thomas Samuel Kuhn (1922-1996) et Karl Popper (1902-1994).

Paradigmes, révolutions scientifiques et contre-révolutions

Dans son ouvrage paru en 1962 et intitulé *La Structure des révolutions scientifiques*, l'historien et philosophe des sciences américain T.S. Kuhn étudie le fonctionnement des « communautés scientifiques ». La cohésion de ces communautés, observe-t-il, est généralement très forte car elle est marquée par un large consensus autour des principes de base, des questions à élucider et des méthodes de travail. Kuhn désigne ce consensus par le terme « paradigme » qui, pris dans son sens premier, signifie « exemple » ou « modèle ».

En temps normal, les membres d'une communauté scientifique travaillent à l'intérieur d'un modèle, d'un paradigme donné et leur activité s'apparente, selon Kuhn, à celle de l'amateur de puzzles, au sens où elle consiste à résoudre des énigmes partielles et très spécialisées à l'intérieur d'un cadre général qui n'est pas remis en cause. Mais à côté de ces périodes normales, il existe des périodes, beaucoup plus

brèves, de « révolution scientifique », qui sont « les épisodes extraordinaires au cours desquels se modifient les convictions des spécialistes ». Pour illustrer cette définition, Kuhn évoque « les moments critiques du développement scientifique que l'on associe aux noms de Copernic, Newton, Lavoisier et Einstein ». Le passage d'un paradigme à un autre, caractéristique de la révolution scientifique, résulte du fonctionnement même de la science normale, qui finit par détecter un certain nombre d'anomalies difficilement interprétables dans le cadre du paradigme en vigueur. À titre d'exemple, on peut citer les expériences menées à la fin du XIX^e siècle sur la vitesse de propagation de la lumière qui, produisant des résultats incompatibles avec les prédictions de la mécanique newtonienne, jouèrent un rôle décisif dans l'émergence de la théorie de la relativité.

Le paradigme qui vient d'en supplanter un autre pourra à son tour être remis en cause par une révolution scientifique ultérieure, mais celle-ci ne pourra jamais se traduire par la résurrection d'un paradigme ancien : si la théorie de la relativité bouscule quelques-uns des fondements de la mécanique classique, elle n'a nullement pour effet de réhabiliter les conceptions de l'univers antérieures à Newton. Ce caractère irréversible des révolutions scientifiques permet de comprendre que l'histoire des sciences n'interfère pas avec la pratique des scientifiques : les paradigmes vaincus le sont définitivement.

Dans le domaine de l'économie, l'évolution des idées apparaît marquée, à diverses périodes, par la domination de paradigmes et connaît, à d'autres moments, des remises en cause qui ne sont pas sans rappeler les révolutions scientifiques décrites par Kuhn.

Pourtant l'application de la grille d'analyse développée par cet auteur à l'histoire de la pensée économique se heurte rapidement à de nombreux obstacles. La domination d'un paradigme, tout d'abord, y revêt rarement un caractère aussi net que dans le domaine des sciences de la nature.

On constate plutôt la coexistence, durable mais nullement pacifique, de plusieurs paradigmes qui s'affrontent sur des questions essentielles. En outre, les révolutions scientifiques en économie ne sont pas à l'abri de contre-révolutions ultérieures, qui viennent exhumer, moyennant

certaines adaptations, d'anciens paradigmes que l'on pouvait croire définitivement enterrés. Ainsi, en matière monétaire, si la pensée libérale, à partir du XVIII^e siècle, s'est largement construite sur le rejet des conceptions mercantilistes antérieures, on a pu assister, en plein XX^e siècle, à une réhabilitation partielle de ces conceptions de la part de Keynes.

Les difficultés de la démarcation en économie

Comment expliquer ce caractère apparemment plus hésitant du mouvement des idées dans le domaine de l'économie que dans celui des sciences de la nature ? Sans doute en grande partie par le fait qu'il est plus difficile d'y appliquer ce que Karl Popper, philosophe des sciences britannique d'origine autrichienne, appelle le « critère de démarcation » entre énoncés scientifiques et énoncés non scientifiques.

Dans un ouvrage paru en 1935 intitulé *La Logique de la découverte scientifique*, cet auteur analyse la méthode des sciences « empiriques » telles que la physique, la chimie ou la biologie. Critiquant la conception traditionnelle selon laquelle cette méthode reposerait sur l'induction (généralisation des résultats tirés de l'expérience), Popper s'attache à montrer que les sciences empiriques reposent sur les mêmes principes de la logique déductive que les mathématiques. La différence avec ces dernières vient de ce qu'un énoncé, avant d'être retenu, doit non seulement être reconnu logiquement cohérent avec les hypothèses qui le fondent, mais encore être testé, c'est-à-dire confronté à la réalité empirique par le biais d'une expérience contrôlée.

Toutefois, on ne saurait logiquement attendre d'une expérience, par nature particulière, qu'elle permette de vérifier un énoncé de portée générale. Tout au plus peut-elle l'infirmer : dans un exemple devenu célèbre, Popper explique que, si le fait de rencontrer un cygne blanc, voire une multitude de cygnes blancs, ne permet nullement de vérifier l'énoncé général : « les cygnes sont blancs », en revanche le simple fait de rencontrer un cygne noir permet d'infirmer cet énoncé.

Dès lors, un énoncé scientifique n'est pas autre chose, selon Popper, qu'une proposition testable qui jusqu'à présent a pu résister à tous les tests mis en œuvre pour tenter de l'infirmier. Cette définition, qui donne une coloration hautement provisoire aux « vérités » scientifiques, fournit un critère de démarcation permettant d'exclure du domaine de la science non seulement les énoncés qui ont été infirmés par l'expérience (« la terre est plate »), mais aussi ceux qui ne pourront jamais l'être, du fait de leur caractère tautologique (« la terre est plate ou elle n'est pas plate ») ou métaphysique (c'est-à-dire se situant en dehors du monde de l'expérience : propositions sur le sexe des anges ou sur « l'essence » des phénomènes observables par exemple).

Le critère de démarcation poppérien est loin d'être toujours aussi simple à mettre en œuvre que l'exemple des cygnes blancs et noirs le laisse supposer. En effet, de nombreux énoncés scientifiques revêtent un caractère non pas déterministe, mais probabiliste, c'est-à-dire prévoient un certain événement, non comme certain, mais plus ou moins probable : de tels énoncés ne peuvent être rejetés sur la base d'une seule expérience négative, comme le souligne Popper.

Ce point est corroboré par la théorie des tests d'hypothèses développée par les statisticiens Neyman et Pearson peu avant que Popper ne publie son ouvrage (Jerzy Neyman et Egon Sharpe Pearson, 1933). Selon cette théorie, une hypothèse est rejetée si le risque d'erreur qu'entraîne cette décision est inférieur à un seuil fixé *a priori*, par exemple 5 %. Dans le cas inverse, la conclusion n'est pas que l'hypothèse testée doit être acceptée, mais simplement que les données disponibles ne permettent pas de la rejeter. En effet, il subsiste dans ce cas un risque d'accepter cette hypothèse par erreur, qui n'est quant à lui pas contrôlé, et est même souvent impossible à calculer.

Dans le domaine économique, à cette difficulté viennent s'ajouter certains problèmes spécifiques. Tout d'abord, on rencontre fréquemment, dans les théories économiques, des propositions par nature non testables : descriptions d'un monde qui n'est pas celui de l'expérience (équilibre général de concurrence pure et parfaite, par exemple), tautologies plus ou moins dissimulées (telles les « lois tendancielle » énonçant par exemple que le taux de profit a tendance à baisser... sauf quand certains facteurs

l'en empêchent), énoncés de caractère normatif souvent inextricablement mêlés aux énoncés positifs (phénomène particulièrement fréquent dans le domaine de l'analyse de la répartition des revenus).

Même si l'on parvenait à évacuer de telles propositions du domaine de l'analyse économique, il resterait un obstacle considérable à la mise en œuvre du critère de démarcation poppérien qui tient aux conditions pratiques de l'expérimentation dans cette discipline.

L'expérience à laquelle se réfère Popper doit obéir aux critères stricts de contrôle et de reproductibilité qui caractérise l'expérimentation scientifique. Cette démarche n'est pas étrangère à l'économie, comme en témoigne le développement, au cours du dernier demi-siècle, de la discipline appelée « économie expérimentale », consacrée en 2002 par l'attribution du prix Nobel d'économie à Vernon Smith et Daniel Kahneman pour leurs travaux dans ce domaine. En 2019, le même prix a été attribué à Abhijit Banerjee, Esther Duflo et Michael Kremer pour leurs travaux en économie du développement à base d'essais randomisés contrôlés, méthodologie largement utilisée dans le domaine médical mais moins familière aux spécialistes des sciences sociales. Toutefois, dans bien des cas – et en particulier pour tout ce qui touche à la macro-économie – les économistes ne disposent pas de l'équivalent d'un laboratoire pour tester leurs analyses : on imagine mal, par exemple, une expérience consistant à provoquer, dans des conditions bien déterminées, une crise financière aux seules fins de tester une théorie sur ce sujet... Face à cette difficulté inhérente à la matière qu'ils étudient, les économistes sont conduits à tester leurs théories en recourant à une autre méthode, qui est l'expérience historique (la profession est souvent raillée pour sa grande capacité à « prévoir le passé »). Mais, quelle que soit la qualité des données et des méthodes utilisées, ce type d'expérimentation est rarement aussi probant qu'une expérience de laboratoire, car ses conditions ne sont pas contrôlées et l'histoire ne se reproduit jamais à l'identique.

Cette fragilité de l'expérimentation contribue largement à expliquer les difficultés que rencontrent les économistes quand il s'agit de trancher entre des analyses contradictoires. Dans ces conditions, la domination d'un paradigme n'est jamais absolue, son élimination n'est pas forcément

définitive, et l'histoire des idées économiques interfère largement avec l'état actuel des conceptions en la matière : « les hommes d'action qui se croient affranchis d'influences doctrinales sont d'ordinaire les esclaves de quelque économiste passé », écrit Keynes en 1936.

Une introduction à l'histoire des idées économiques

Fournir au lecteur, dans un volume restreint et dans un langage simple, un guide d'accès aux grands courants de pensée qui ont contribué à façonner les conceptions contemporaines en matière économique, telle est l'ambition de cet ouvrage. Celui-ci n'est évidemment pas un traité d'histoire de la pensée économique (dont il ne saurait remplacer la lecture), et il n'est pas non plus un dictionnaire ni une encyclopédie : bien des auteurs n'y figurent pas, et l'on n'y trouvera que des indications biographiques succinctes sur ceux dont les idées sont présentées (de nombreux livres traitent déjà du chapeau de castor d'Adam Smith et des furoncles de Karl Marx).

Bien entendu, le parti de sélectivité qui est retenu ici présente l'inconvénient d'un certain arbitraire : compte tenu de la complexité du mouvement des idées en économie, il est périlleux d'affirmer que tel auteur, ou tel courant de pensée, est plus important que tel autre, et les choix qui sont effectués dans ce livre peuvent à bon droit être contestés. Mais cet inconvénient nous semble largement compensé par un avantage : dans un ouvrage destiné à un public de non-spécialistes, la sélectivité permet d'éviter le survol et le kaléidoscope. Pour chaque courant de pensée retenu sont présentés les éléments clés du contexte historique associé, la logique interne du « paradigme » qu'il propose, et ses principaux rapports avec les autres courants de pensée économique.

En outre, il est clair que le commentaire ne saurait remplacer la lecture directe des textes originaux. Aussi une large place leur est-elle faite ici, sous forme d'extraits des œuvres citées. On trouvera également des repères biographiques et historiques, ainsi que des schémas et exemples simples permettant d'illustrer certains raisonnements.

Cet ouvrage, organisé chronologiquement dans ses grandes lignes, comporte deux tomes dont la ligne de partage est, en gros, le dernier tiers du XIX^e siècle. En économie comme ailleurs, on assiste à une accélération considérable de la production intellectuelle depuis la fin du XIX^e siècle, ce qui explique le découpage très inégal du temps auquel il est procédé ici.

Le premier tome s'articule autour du thème des réactions suscitées par le développement de l'économie de marché. Dans une première partie sont analysées les doctrines économiques antérieures à la période de la révolution industrielle, alors que la deuxième et la troisième parties sont consacrées à deux courants de pensée contemporains de cette période : l'économie classique et le marxisme. Point n'est besoin d'être spécialiste d'histoire de la pensée économique pour sentir qu'au-delà de l'épisode qui les a vus naître, ces deux courants de pensée sont des constituants essentiels des débats économiques récents. En dépit de l'écart historique qui nous sépare d'eux, on pourra constater que les analyses plus anciennes faisant l'objet de la première partie n'ont pas non plus perdu tout caractère d'actualité.

Où commence et où finit l'histoire ?

Pour clore cette introduction, il peut être utile de donner quelques indications sur la délimitation du champ couvert par les deux tomes de cet ouvrage.

En ce qui concerne la chronologie, notre point de départ est très classique : les premières réflexions économiques connues remontent à la Grèce antique, et c'est ici que, comme bon nombre de nos prédécesseurs, nous commençons notre *Histoire des idées économiques*. La question est plus délicate en ce qui concerne le point final. Pour une discipline bien vivante comme l'économie, il n'y a pas de « fin de l'histoire », de sorte qu'une histoire du temps présent digne de ce nom devrait rendre compte des avancées et des débats les plus récents. Étant donné la prolifération, la spécialisation et la technicité croissante des travaux qui caractérisent la recherche contemporaine en économie (comme ailleurs), il s'agit d'une entreprise dépassant les limites de cet ouvrage, tout autant que les compétences de ses auteurs. Cependant, nous ne nous sommes

pas résolu à clore notre travail en utilisant une date fixée arbitrairement (la fin des « Trente Glorieuses » ? l'effondrement du « socialisme réel » ? la crise financière de 2008 ?) ou un mécanisme de sélection tout aussi arbitraire (ne traiter que d'auteurs décédés ? ou, parmi les vivants, ne retenir que des économistes « nobélisés » ?). À défaut, les travaux les plus récents que nous évoquons dans le tome 2 ont été sélectionnés au moyen d'un filtre qui n'est sans doute pas moins arbitraire, dans la mesure où il est largement le fruit de nos centres d'intérêt et des limites de nos compétences.

Les limites du champ couvert par cet ouvrage sont également d'ordre spatial et social. Tout en reconnaissant pleinement ces limites, nous plaidons ici pour leur caractère objectif. Jusqu'à une date récente, la discipline économique s'est développée essentiellement en Europe et, depuis le début du xx^e siècle, en Amérique du Nord. En outre, dans ce domaine comme dans tant d'autres et pour des raisons sociologiques bien connues, la grande majorité des auteurs ayant accédé à une notoriété suffisante pour laisser une trace dans l'histoire sont de sexe masculin. Aussi, à quelques remarquables exceptions près, notre *Histoire des idées économiques* traite-t-elle essentiellement d'auteurs européens ou d'ascendance européenne, et de sexe masculin. Un rapide coup d'œil sur l'état actuel de la discipline suffit à constater que, sur ce plan comme sur d'autres, le monde change rapidement.

Partie 1

L'évolution des idées économiques jusqu'à la révolution industrielle

Les premières réactions au développement du marché

De la Grèce antique au Moyen Âge européen, la réflexion économique est dominée par les interrogations que suscite, d'un point de vue essentiellement moral, le développement de l'économie marchande. Ce développement, encore embryonnaire, n'est pas continu. Si l'usage de la monnaie commence à se répandre dès le VII^e siècle avant notre ère, l'effondrement de l'Empire romain au V^e siècle de notre ère marque en Europe le début d'une période de régression économique, et il faut attendre le XII^e siècle pour assister de nouveau à un essor significatif du marché.

Nous limiterons notre étude de cette vaste période à deux étapes importantes de l'évolution des idées économiques, liées l'une et l'autre à une phase de développement de l'économie de marché. La première nous transportera dans la Grèce antique, la seconde dans la deuxième partie du Moyen Âge européen.

1 La réflexion économique dans la Grèce antique

Alors qu'ils excellent dans de nombreux domaines tels que la philosophie, la géométrie, la mécanique, les penseurs de la Grèce antique développent, en matière d'économie, une réflexion plutôt rudimentaire. Pour le lecteur d'aujourd'hui, l'intérêt de la pensée économique grecque réside avant tout dans les réactions qu'on y trouve face à un premier développement du marché. Ces réactions se manifestent dans le cadre d'un vaste débat qui se tient à Athènes aux V^e et IV^e siècles av. J.-C., et qui est dominé par les thèses des sophistes, de Platon et d'Aristote (Repère 1). Les doctrines philosophiques qui se